

un dialecte de la langue d'oïl), vous verrez les deux légères macules d'un ouvrage brillant à tant d'autres égards.

« Les mots, a dit encore M. Littré, portent tant de choses avec eux, tant de vives empreintes de l'esprit qui les jeta comme une monnaie dans la circulation, tant de marques de temps et de lieux, tant de ressouvenirs de leurs voyages à travers les siècles et les contrées lointaines, qu'on se complait à les voir défiler un à un dans les glossaires. »

La deuxième partie de l'ouvrage de M. Gras est un essai grammatical, très-complet et très-bien rédigé. Après un chapitre sur la prononciation du patois, où l'auteur démontre l'influence de cette prononciation sur les mots français, et développe les règles générales de cette influence dans le patois forézien, pour la transformation des voyelles et des consonnes, il aurait été bon, selon nous, en mentionnant les localités où telle ou telle prononciation domine, de rechercher à quelle cause on pouvait attribuer cette particularité. Si l'on a reconnu, par exemple, que dans les pays agricoles la voyelle *a* domine, n'est-il pas possible de faire des remarques semblables chez les populations qui habitent les hautes montagnes où mugissent les torrents et les tempêtes, chez celles qui demeurent au bord de l'eau, chez celles qui se livrent à une industrie bruyante ? toutes conditions qui modifient singulièrement la voix humaine, et qui certainement ne sont pas au-dessus de la sagacité de M. Pierre Gras, lui qui distingue si bien le parler traînant de la plaine du langage rude de la montagne.

Nous aurions voulu aussi que l'auteur fit voir le rôle de l'accent sur les mots patois, en comparaison avec celui des mots français ; cette question importe beaucoup au fond pour l'histoire de la formation des mots, mais n'est-ce pas trop demander à qui nous a déjà tant donné ?